

Les secrets de famille, la transmission de génération en génération

Martine Lani-Bayle

Edition Odile Jacob, Paris 2007, 248 p.

Avec ses *Secrets de famille*, Martine Lani-Bayle poursuit son œuvre sur la transmission intergénérationnelle au sens freudien d'un mode créatif de perception du monde. Certains trouveront peut-être son approche embrouillée parce qu'elle mêle ses propres questionnements identitaires à ses recherches cliniques, mais c'est justement l'originalité et de sa démarche et de la construction de l'ouvrage.

C'est d'abord le corps de l'auteure qui est atteint : son bras cassé après la chute de vélo semblable à l'accident de son arrière-grand-mère, ses oreilles recueillant la parole d'enfants de CE2 à propos des grands-parents que leurs dessins vont ensuite représenter, son doigt qui porte la marque de l'alliance que se sont léguées dix femmes de sa famille... ; ce corps « imprime instantanément la trace de ce qui le frappe » (page 225), comme la pellicule sensible des photographies noir et blanc qui émaillent le livre.

C'est ensuite « le cœur qui réagit, qui impressionne : la trace se personnalise et le temps commence à faire son œuvre, ce n'est plus le photographe qui entre en action mais le peintre. » (page 225). Et voilà Martine Lani-Bayle se livrant à la re-production de son « Arbre G », G pouvant aussi bien signifier, selon la personne, généalogique, générant, génératif, génétique, gênant... génial car c'est bien le sujet qui va recomposer ces bribes de vie à partir soit de marqueurs matériels (objets et documents laissés par les ancêtres) soit de marqueurs affectifs et périssables (habitudes attrapées par contact de ceux avec qui l'on partage le quotidien). L'évocation de son alliance l'emporte sur les traces des compagnons de rivière de Clamecy qui transportaient le bois au début du XIX^{ème} siècle et qu'elle imagine sans jamais s'être rendue sur les lieux ; cet anneau magique transcende le temps et l'espace, ouvre une porte sur ces éléments de vie qui émanent des ancêtres, sur ces secrets enfouis au plus profond de l'histoire familiale.

Après quoi, « le thème atteint la tête qui exprime son point de vue sur ce qui s'est produit et compose un récit, l'interprétant à sa façon » (page 225). Mise en intrigue selon Ricoeur, cette transformation en mots de notre vie antérieure non encore sue dessine pour la personne des mondes de potentialités jusque là méconnues. Pour peu qu'on actionne ces ressorts intergénérationnels, nos réminiscences offrent des possibles disponibles, « savoiables » pour reprendre le néologisme proposé par Sandra Vasconcelos¹. Dans la perspective adoptée par Martine Lani-Bayle, nous avons tous besoin de ce savoir antérieur afin de construire notre identité comme notre rapport au savoir ; tous nous aspirons à identifier des voies ancestrales auxquelles nous rattacher, parce qu'elles nous servent à vivre le présent et nous rassurent pour l'avenir.

C'est donc une posture plus dynamique, plus autonome par rapport au passé, que suggère Martine Lani-Bayle au travers du prisme de sa pyramide à trois côtés : vécu/ressenti/savoir. Il ne s'agit pas pour un enfant de s'enfermer sous le poids de multiples héritages mais de développer une conscience anticipante, ouverte, transformante, s'affranchissant pour son propre compte des moments « imparfaits », conquérant l'autonomie au fil des générations.

¹ VASCONCELOS Sandra, « Penser l'école et la construction des savoirs : étude menée auprès d'enfants cancéreux au Brésil », université de Nantes, 2003, page 303

Martine Lani-Bayle finit par redéfinir totalement le concept de « secrets de famille » même si elle commence par l'envisager de manière plus traditionnelle comme angles morts qui échappent, qui favorisent la discordance – ce qu'elle nomme scordatura – entre les mots proposés et le vécu propre. La clinicienne qu'elle est sait bien que l'usage du récit et le développement du rapport au savoir peuvent être perturbés, notamment pour les enfants, par ce décalage ou par l'impossibilité de relier les traces enfouies au fond de soi. Elle illustre son propos avec plusieurs cas issus de sa pratique attestant ce type de blocages : par exemple, un enfant adopté qui a incorporé un vécu qui ne correspond pas au récit que la personne qui l'élève lui donne...

Sans messenger-médiateur (la figure d'Hermès revisitée par l'auteure) on ne peut pas toujours relier les traces. Sans reliance, l'impression de perte de connaissance n'autorise pas à imaginer sa vie parmi les autres et à l'inscrire dans une temporalité. Ceux qui sont en difficulté le sont peut-être parce qu'il leur manque ces marqueurs matériels ou affectifs pour réinventer leur histoire antérieure, pour permettre un autre sens qui se conjugue au futur. « Quand on n'a pas la possibilité de travailler ses souvenirs, c'est l'ombre du passé qui nous travaille » écrit Boris Cyrulnik². Pour Martine Lani-Bayle, le savoir commence par le voir, et le voir nourrit l'intergénérationnel par les remontées directes qu'il suscite, d'où la place octroyée à ces éléments matériels comme les photographies.

S'intéresser à la transmission – René Kaës³ la définit comme quelque chose qui passe dans un écart de différence, entre des sujets, entre un élément et l'ensemble auquel il est lié – et à la non-transmission, c'est s'approcher des générations précédentes pour mieux s'en détacher, pour mieux inventer son propre parcours, pour mieux s'ouvrir à la culture et au savoir, pour mieux se projeter dans un au-delà du temps.

Il s'agit bien pour Martine Lani-Bayle de bousculer la représentation traditionnelle de la succession des générations du haut vers le bas, d'envisager des communications interactives mutuellement plus riches, sans pour autant remettre en cause la séculaire transmission des anciens vers les nouveaux. Mais à une époque où la différence des générations entre enseignants et apprenants s'estompe parfois (l'exemple de l'informatique est à cet égard significatif) il importe de ré-inventer d'autres modes de transmission de génération en génération, d'autres modes d'ancrage sur le passé, d'autres façons d'impulser ce qu'Erik Erikson nomme la « générativité ». En nous livrant ses secrets de famille, Martine Lani-Bayle découvre assurément d'autres possibles.

Ouvrages cités

- CYRULNIK Boris, *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003
- ERIKSON Erik, *Enfance et Société*, Delachaux et Niestlé, 7^{ème} édition, 1982
- KAËS René, « La transmission psychique intergénérationnelle et intra-groupe », in *Penser la famille*, Arles, journées d'études COR 1984
- VASCONCELOS Sandra, « Penser l'école et la construction des savoirs : étude menée auprès d'enfants cancéreux au Brésil », université de Nantes, 2003

Bruno HUBERT

Doctorant Université Paris VIII, laboratoire Experice

² CYRULNIK Boris, *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003, page 27

³ KAËS René, « La transmission psychique intergénérationnelle et intra-groupe », in *Penser la famille*, Arles, journées d'études COR 1984